

NOS AILES
AUDACIEUSES

Également aux Éditions Pélagie

Folle-Pensée, Louise Sebillet

Mamie Blouse, Lucie Lelong

Perdre pays, Louise Oligny

Deux filles pour une paire d'espadrilles, Ellynn Ravel

Crime et céramique, Charlotte Bruno

Jingle Breizh, Kenneth McAllow

Éditions Pélagie

13 rue de la Madeleine – 35410 Châteaugiron

Site Internet : <https://editionspelagie.com>

Mail : contact@editionspelagie.com

Instagram : [@editionspelagie](https://www.instagram.com/editionspelagie)

© Éditions Pélagie, 2026

ISBN : 978-2-488507-05-9

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays

MARIE VILLEQUIER

NOS AILES AUDACIEUSES

« C'est en m'égarant que je me suis trouvée. »

Adrienne Bolland (1895-1975)

*Aviatrice française, elle fut la première à traverser
la Cordillère des Andes en avion le 1^{er} avril 1921,
là où tous les hommes avant elle avaient échoué.*

Prologue

Les rêves sont tissés d'une étrange étoffe.

À la fois puissants et fragiles, ils peuvent se déchirer d'un simple accroc du destin. Peut-être existe-t-il au fond de l'âme un cimetière de rêves piétinés. Un labyrinthe de chimères qu'on préfère oublier.

Entassées sous une épaisse couche de poussière, les ambitions passées se languissent d'être un jour libérées.

Nous pensons qu'il est trop tard. Que c'est impossible. Que les limitations derrière lesquelles on nous cantonne, les carcans qu'on nous impose, les peines qui nous enchaînent sont autant d'obstacles contre lesquels il est futile de lutter.

Fermons les yeux. Écartons-nous du monde un instant. Et dans le silence qui s'invite, tendons l'oreille.

Guettons le frémissement, guettons l'étincelle. Guettons ces promesses miraculées qui ne demandent qu'à s'exprimer.

Ce picotement délicieux au creux du ventre, n'est-ce pas là que se nichent nos rêves survivants ?

N'est-ce pas dans cette vibration contenue que palpite notre désir ardent de nous défaire de la couche de poussière et d'enfin marcher vers la lumière ?

Soyons audacieuses, soyons ambitieuses. Laissons nos rêves guider nos pas et nos révoltes.

Glissés entre deux battements de cœur, perdus dans l'espace-temps : nos rêves n'attendent plus que nous.

Nous en emparerons-nous ?

Madeleine

Aérodrome de Buenos Aires, Argentine, octobre 1929

Madeleine hésitait à franchir les quelques mètres qui la séparaient d'Eugène. À la manière dont les mains de son mari trituraient son briquet, elle devinait l'agitation qui l'habitait. Le jeune homme se tenait droit, le nez levé vers le ciel, insensible aux bourrasques qui balayaient le terrain d'atterrissage. À ses pieds, des volutes de poussière sablonneuse dansaient dans la lumière crue d'un projecteur fixé sur le toit des hangars. Entre ses doigts, une cigarette se consumait et un éclat rougeoyant crevait la nuit à chaque fois qu'il la portait à ses lèvres.

À plusieurs reprises, Madeleine avait vu Eugène se crispier, suspendre son geste, retenir son souffle avant de soupirer. Le jeune homme guettait avec inquiétude l'arrivée d'un avion, confondant son feu de signalement avec le scintillement d'une étoile. À son tour, Madeleine leva les yeux vers le ciel noir qui restait désespérément silencieux. Le Latécoère en provenance de Montevideo accusait plus de trente minutes de retard. Eugène devait en prendre le relais en compagnie de Madeleine et s'envoler avec un nouveau chargement de courrier.

Chaque vol était le maillon d'une chaîne audacieuse qu'on appelait l'Aéropostale. D'un continent à l'autre, des hommes se relayaient, affrontant le vent, les avaries et les nuits sans lune. Ils portaient la promesse que le courrier serait livré coûte que coûte. C'était une ligne fragile, tracée dans le ciel à force de courage. Madeleine et Eugène ne savaient que trop bien ce que ces expéditions risquées exigeaient – le danger faisait partie du voyage et le retard de leur camarade n'augurait rien de bon.

Madeleine partageait l'inquiétude d'Eugène mais une autre, plus intime, la rongait. Depuis plusieurs jours, une question la tourmentait sans qu'elle ose la poser à son mari. Garder le silence lui devenait insupportable. Une douce brûlure envahit la gorge de la jeune femme.

– Qu'as-tu à perdre, après tout ? chuchota-t-elle en cessant de ronger l'ongle de son pouce.

Prenant une profonde inspiration, elle s'élança d'un pas décidé.

Préoccupé, les yeux rivés vers le ciel dégagé, Eugène n'entendit pas Madeleine s'approcher. Lorsqu'elle l'enlaça par-derrière, ses doigts se serrant sur le cuir rugueux du blouson, il tressaillit avant de reconnaître le parfum suave et fleuri de sa femme. Il l'enlaça vigoureusement et murmura son prénom dans le creux de son cou : « Madeleine ! »

Sous l'assaut de ses caresses, elle laissa échapper un petit rire, puis glissa une main dans la poche intérieure du blouson d'Eugène. Elle en sortit une petite boîte en fer-blanc, l'ouvrit sans hésitation et saisit entre ses doigts une des trois dernières cigarettes qui s'y trouvaient. Plantant son regard dans celui de son mari, elle glissa la cigarette entre ses lèvres.

– Maintenant que ma mère est loin d'ici, ne prends pas le relais, je t'en prie.

– Je ne t’ai jamais fait le moindre reproche, s’étonna Eugène d’un air amusé en approchant son briquet.

Madeleine se pencha vers la flamme, tira sur sa cigarette, puis se redressa pour lui faire face. Une fine volute de fumée s’échappa du sourire fier qu’elle arborait.

– Merci ! fit-elle en fermant les yeux, tandis que le tabac envahissait ses papilles et imprégnait ses poumons.

Marquant une pause, la jeune femme se concentra. Une moiteur envahit ses paumes. Il fallait qu’elle se lance. La fenêtre d’opportunité n’allait pas tarder à se refermer. Alors, le souffle court, elle rouvrit les yeux et balbutia :

– J’ai quelque chose à te demander.

Eugène sembla s’amuser du regard soudain sérieux que lui adressait sa femme.

– *¡Por Dios!* s’exclama-t-il avec un accent espagnol épouvantable qui arracha un sourire à Madeleine. Depuis quand me demandes-tu la permission pour faire ce qui te chante ?

Madeleine lui flanqua une tape sur l’épaule. Aussitôt, Eugène la saisit par la taille et posa ses lèvres sur les siennes. Loin de chercher à se dérober, elle pressa son corps contre lui pour prolonger le baiser.

Un toussotement retentit soudain dans leurs dos. Ils rompirent brusquement leur étreinte et se retournèrent. Armand, le chef d’aéroplice, se tenait face à eux, le regard sombre.

– Le courrier ne devrait plus tarder, annonça-t-il sèchement. Prépare-toi, Eugène.

Le pilote se racla la gorge en redressant ses épaules, qui paraissaient bien frêles face à l’imposante carrure de son chef.

1. « Pardiou ! »

– Très bien, répondit-il d'une voix posée.

Silencieux, Armand les salua d'un signe de tête et fit demi-tour pour pénétrer à nouveau dans le bâtiment administratif. Le jeune homme était un ami d'enfance de Madeleine; tous deux avaient grandi au sein de la bourgeoisie française expatriée en Argentine. Inséparables tout au long de leur adolescence, ils avaient partagé fous rires et bêtises avec une complicité fusionnelle. C'était avant qu'il ne vienne tout gâcher à l'aube de leur vingtaine, lors d'une soirée dans les jardins du gouverneur. Lorsqu'il l'avait entraînée, nerveux, dans un coin isolé pour mettre un genou à terre et lui demander sa main, Madeleine avait pouffé. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il voie en elle autre chose que l'amie fidèle qu'elle avait toujours été. Rien n'avait plus été pareil ensuite. Leur relation s'était étiolée au fil des deux années qui avaient suivi, jusqu'à se ternir complètement lorsque Madeleine avait épousé Eugène, six mois plus tôt.

– Tu crois qu'il me pardonnera un jour? demanda-t-elle, désabusée.

Eugène préféra garder le silence. Il alluma une seconde cigarette puis tourna à nouveau son visage soucieux vers le ciel. Le bruit de moteur au-dessus d'eux se faisait encore attendre. À cet instant, une bande de joyeux mécaniciens sortit du bâtiment principal et commença à s'activer sur le terrain d'atterrissage sous les ordres d'Armand qui les avait suivis.

Déçue, Madeleine comprit que l'instant propice s'était évanoui. Résistant à l'envie de revenir à la charge, elle décida de prendre son mal en patience. Elle frotta ses mains l'une contre l'autre et tapa le sol des pieds pour ranimer ses orteils engourdis par le froid. Dans l'obscurité de la nuit, un ronronnement distant mais indéniable leur parvint soudain.

– Enfin! s'écria Eugène d'une voix soulagée.

Il tira une dernière fois sur sa cigarette, puis il la jeta à terre, écrasa le mégot sous le talon de sa botte et se précipita vers la rampe de balisage. Madeleine lui emboîta le pas.

Prêtant main-forte au reste de leurs camarades, ils allumèrent les feux un à un pour guider l'appareil dont le bruit de moteur se rapprochait. Le Latécoère survola une première fois le terrain en reconnaissance avant de se placer dans l'axe de la piste et d'amorcer sa descente.

Lorsque les roues de l'appareil touchèrent le sol, une poussière blanche s'éleva dans les airs. Une fois l'avion immobilisé, les mécaniciens et les manœuvres vinrent se presser tout autour de la carlingue. Le pilote remonta ses lunettes de vol sur son front puis s'extirpa du cockpit. Sa peau était rougie par le froid, ses mains noircies d'huile de moteur, mais il semblait le plus heureux des hommes.

– Eugène ! s'écria-t-il en serrant la main de son camarade, laissant une traînée d'huile dans sa paume.

Puis il colla deux baisers sonores sur les joues de Madeleine avant de reculer d'un pas et de la couvrir d'un regard bienveillant. La jeune femme lui rendit son sourire.

– Bon vol ?

– Hormis un passage de brouillard peu après Porto Alegre, excellent. Vent favorable, ciel dégagé, moteur ronronnant.

– Parfait ! s'écria Eugène en frappant dans ses mains.

Les deux époux échangèrent un regard réjoui. Ils n'aimaient rien tant que la sensation de glisser dans un ciel aussi lisse qu'une pierre polie.

– Allez, on s'active ! clama Armand à distance, tapotant sa montre d'un geste irrité. Il supervisait les manœuvres de manutention et ne voyait pas d'un bon œil ce bavardage.

– Je vois qu'Armand est toujours égal à lui-même, plaisanta le pilote.

Eugène pinça les lèvres puis tapota l'épaule de son camarade :

– On va devoir te laisser, mon vieux !

Le pilote lui rendit son accolade puis salua Madeleine avant de s'éloigner, fourbu, vers le réfectoire où l'attendaient un repas chaud puis une bonne nuit de sommeil.

Autour du ventre béant de l'avion, les mécaniciens s'activaient telles de besogneuses petites fourmis. Madeleine et Eugène vinrent les aider à décharger les lourds sacs de toile.

Une fois l'avion vide, on amorça le chargement du courrier de Buenos Aires à destination de Rio de Janeiro, où le relais serait pris par un autre pilote jusqu'à Natal. De là, le courrier serait transporté par aviso jusqu'en Afrique pour ensuite rejoindre l'Europe grâce à d'autres pilotes qui survoleraient le Sahara, l'Espagne et, enfin, la France.

À chaque fois que Madeleine prenait part à ce va-et-vient, elle se sentait émue par la destinée fantastique de toutes ces lettres qui voyageaient d'un bout à l'autre du monde. Imaginer le parcours de ces missives, passées de main en main jusqu'à leurs destinataires, convoyées avec dévouement par les pilotes de l'Aéropostale, lui donnait le vertige. Elle était d'autant plus consciente de l'importance de la tâche qu'elle-même entretenait une correspondance avec sa jeune sœur, Charlotte, rentrée en France l'été précédent pour y étudier la médecine.

Essoufflée, la jeune femme regarda le dernier sac remonter la chaîne humaine jusqu'à Eugène qui le hissa dans l'appareil, le front plissé par l'effort. Puis il sauta à terre et revint vers elle pour passer un bras autour de sa taille.

– Tu es prête ?

– J'ai pris tout ce qu'il nous faut, acquiesça Madeleine.

Et elle lui désigna du doigt un petit sac contenant une gourde pour chacun, quelques fruits et des biscuits, sans

oublier la trousse à pharmacie qu'elle ne manquait jamais de glisser dans les préparatifs.

Eugène embrassa Madeleine sur la joue en la remerciant, resserra les pans alourdis de son blouson de cuir et s'empara du sac de provisions. Puis il grimpa sur l'aile de l'avion pour s'installer dans le cockpit. Madeleine caressa le fuselage et l'imita, prenant place derrière lui.

Il n'était guère d'usage que les épouses des pilotes accompagnent leurs maris en vol ; pour autant, Madeleine en éprouvait un bonheur insolent et ne se souciait aucunement des murmures réprobateurs que cela pouvait parfois susciter. Chaque fois que l'occasion se présentait, elle montait avec Eugène, le cœur en altitude avant même le décollage.

Eugène se cala dans son siège puis entreprit de balader ses doigts sur chaque manette, chaque cadran. Madeleine sourit en l'entendant tapoter sur l'altimètre et le gyroscope : sa manière à lui de saluer son appareil avant chaque vol.

Soudain, Eugène se retourna pour la regarder droit dans les yeux. La moitié de son visage était éclairée par les lumières du terrain, qui projetaient des ombres distordues dans le cockpit. De ce visage, Madeleine connaissait chaque ride, chaque courbe, chaque expression. Il lui semblait aussi beau qu'au jour de leur rencontre.

– Au fait, qu'est-ce que tu voulais me demander tout à l'heure avant qu'Armand ne nous interrompe ?

Madeleine sourit et lui tapota l'épaule.

– Ne t'inquiète pas, nous en parlerons plus tard.

Au cours des prochaines heures, leurs échanges se réduiraient à quelques mots griffonnés au crayon sur un bout de papier qu'ils se passeraient l'un à l'autre dans la morsure du froid, sous les assauts du vent. Et il fallait à la jeune femme un

tout autre environnement pour présenter son projet. Résignée, elle ajusta ses lunettes de vol sur son nez.

Eugène donna alors le signal qu’attendait Lucien, le mécanicien posté au nez de l’avion. Avec une impulsion maîtrisée, celui-ci brassa l’hélice ; le moteur crachota avant de vrombir avec puissance. Tous les hommes autour de l’avion se dispersèrent telle une nuée d’étourneaux et Eugène amorça la manœuvre de décollage.

Roulant au pas, il se cala d’abord dans l’axe de la piste. Puis, ramenant à lui la manette des gaz, il engagea l’avion dans une accélération. Le moteur répondit dans un rugissement, puis l’engin quitta le sol. Madeleine et Eugène s’élevèrent dans un ciel sans nuage, survolant les hangars alignés, ouverts comme de larges bouches sombres où dormaient les avions qui ne voleraient pas cette nuit-là. Au-dessus d’eux brillait une lune pleine dont les teintes cuivrées rappelèrent à Madeleine les crêpes au *dulce de leche*² que lui préparait sa nourrice pour le petit-déjeuner.

À travers ses lunettes, la jeune femme voyait les hommes, la végétation et les bâtiments qui rapetissaient à mesure que l’avion prenait de la hauteur. Il lui sembla apercevoir la raide silhouette d’Armand en contre-jour, à la fenêtre de son bureau, qui surveillait leur décollage.

Puis, dans un mouvement maîtrisé, tout en douceur, Eugène renversa l’horizon et braqua dans la direction opposée, cap tout droit vers Rio.

Madeleine glissa une main en dehors de la carlingue pendant quelques secondes et la ramena ensuite à elle, transie de froid. Elle la secoua avec vigueur pour chasser l’engourdissement de ses doigts, enfila sa paire de gants

2. Confiture de lait.

de cuir puis reposa la tête contre son siège. Une délicieuse sensation de liberté l'envahit, une sensation qu'elle ne goûtait que dans les airs.

Elle sourit en songeant qu'elle s'envolerait bientôt avec Eugène pour un tour du monde en avion. Elle n'en doutait pas, lui non plus. Nourrir ce rêve relevait de la folie pure : les avions manquaient de fiabilité et d'autonomie, ils le savaient. Ils n'étaient pas non plus sans ignorer les dangers mortels auxquels les exposaient la météo imprévisible et leurs instruments de navigation souvent capricieux. Ils seraient amenés à traverser océans et déserts sans possibilité de recours. Quant au coût d'une telle entreprise, il était tout simplement colossal. Entre le carburant, les pièces détachées, les autorisations internationales à obtenir, la logistique d'hébergement et de ravitaillement à chaque escale, ce projet était un véritable gouffre financier. Pour autant, Madeleine et Eugène avançaient avec sérénité, leur projet blotti au creux de leurs rêves.

On pouvait bien les qualifier de suicidaires, elle préférait le terme « téméraires ». Pour eux, l'audace tenait lieu de respiration. Mais au-delà de ce projet de couple insensé, Madeleine pensait surtout au sien et il lui tardait d'en parler à Eugène – encore lui faudrait-il saisir le bon moment.